

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le 53^e État

Anne-Marie Régimbald

Volume 51, Number 1 (283), February 2009

Éclats

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald, A.-M. (2009). Le 53^e État. *Liberté*, 51(1), 21–39.

Le 53^e État

Anne-Marie Régimbald

Hier, j'étais assise, inquiète, devant mon bureau de travail à fixer un collage — mousse, ruban d'emballage, papier construction, bouts de nylon (Tout à 1 \$) —, œuvre de ma fille Rose, neuf ans, qui représente sur fond noir une femme plutôt joyeuse aux yeux de styromousse hallucinés avec pupilles autocollantes en forme de cœur. Une paille articulée jaune pâle qui évoque un schnorkel part de sa bouche toute ronde pour se rendre jusqu'à son ventre, où on ne trouve pas de nombril, à la place Rose a collé un verre bleu turquoise, elle a ajouté à l'intérieur la représentation d'un liquide bleu pâle, manifestement de l'eau. Le personnage a les bras ouverts et les jambes écartées, ses pieds et ses mains clairs semblent des palmes, à croire que la drôle de bonne femme boit sa propre substance, à moins qu'elle ne souffle dans son utérus jusqu'à flotter, elle est figée à jamais dans sa posture, on aurait dit que j'essayais de l'imiter tandis que la terre continuait de tourner (environ 30 kilomètres/seconde). Pendant ce temps, une minuscule araignée tout en pattes au corps translucide avait tissé un seul fil, invisible à l'œil nu, depuis le plafond blanc et lisse. Grâce à ce prolongement de son corps, elle était descendue un peu plus bas, jusqu'à la hauteur de mes yeux, à quinze centimètres droit devant, je pourrais dire qu'elle a brusquement fait irruption dans l'espace privé imaginaire de ma personne, avant de s'arrêter net. Elle menaçait de continuer encore, d'aller se placer dans la position périlleuse de trotter sur le bureau, dans mon désordre, entre mes mains inoccupées, la brocheuse aux 700 dents, *Le Robert* recouvert de papier brun avec motifs de chauve-souris aux ailes déployées et le presse-papiers tête de loup aux yeux ouverts, de se perdre entre la pile de feuilles, de cahiers, de dossiers à gauche, et le tas de vêtements entassés le plus haut possible sans que ça tombe à droite — mon bureau, placé dos au lit dans la chambre, est une épaisse (6 cm), longue

(152 cm) et étroite (56 cm) planche de pin faite de plusieurs planches pressées et collées. En un clin d'œil, j'ai comparé à mon désavantage la simplicité de son appareil en regard du mien, ridicule embrouillamini. Il faudrait que je fasse un ménage de fond, je sais, mais par où commencer et où m'arrêter ? Car rien n'est fini, il y a aussi sur mon bureau, en plus de l'ordinateur, un portable noir de marque HP (démodé avant d'être acheté), un appareil radiocassette des années 80 en plastique blanc maintenant jauni avec boutons de commande noirs et un fil bricolé maison avec pince en guise d'antenne. L'autre bout du fil pendouille à l'intérieur de l'abat-jour marine et poussiéreux d'une lampe de chevet devenue décorative, lequel est supposé être maintenu en place par une ampoule blanche deux watts, je dois sans cesse replacer l'abat-jour. L'ampoule opaque égratignée est alimentée par une tige noire de métal qui traverse la selle et en son milieu le corps d'un cheval de carrousel multicolore, viennoiserie au trot suspendu en l'air, le tout est fiché dans une base qui ressemble aux tabourets géants sur lesquels retraits au coup de fouet les fauves des cirques d'un autre siècle. Il arrive, pendant des jours, que je ne remplace pas l'abat-jour. De chaque côté de l'ordinateur, qui trône au centre du bureau, devant la tête de loup de plomb dont le temps a égratigné la peinture des oreilles, est posé un presse-papiers de verre que rien ne presse et qui ne presse rien, je l'ai trouvé au tournant du millénaire sur une table ronde recouverte d'une nappe de plastique (Tout à 1 \$) dans une vente de garage, chez une vieille dame d'Adamsville qui cassait maison. Il est rempli de germes cervicaux survitaminés blancs, verts, jaunes et rouges, enfermés dans leur boîte circulaire. À droite, j'ai placé un autre sulfure, dont le motif intérieur, fait au laser, évoque une méduse phosphorée flottant au-dessus des bulles d'une mer mi-fumée, mi-voile, elle menace de s'échapper de sa prison, et tout cela repose sur une masse globuleuse et noirâtre qui évoque le poumon d'un cancéreux. Il a été tiré de la vitrine immaculée et verrouillée où il m'attendait l'été dernier dans une boutique de souvenirs pour touristes de Cape May (New Jersey). Si je jette un seul objet, les autres pourraient être tous entraînés, et moi de même. Ce presse-papiers, dont le poids m'étonne chaque fois que je le prends dans ma main pour le faire tourner dans la lumière, veille

devant le tapis noir de la souris rangée dans sa gaine noire. Derrière l'ordinateur se trouve une boîte à crayons en cerisier avec, sur les cinq faces visibles selon l'angle, des motifs gravés de cerises sur branches de cerisier, boîte déviée de sa fonction désuète sur le couvercle de laquelle est gravé en lettres stylisées le mot *gloves*, mais un fin finaud pourrait toujours dire que j'y range mes gants de travail imaginaires une fois l'ouvrage achevé, ou même, à la limite, que ce sont mes mains que j'y laisse. Quand on ouvre le couvercle, qui a perdu à droite un des trois minuscules clous qui doivent en principe maintenir en place ses fines pentures métalliques, on voit sur sa face intérieure le mot *gloves*, qui ne sonne pas exactement de la même manière à l'intérieur qu'à l'extérieur, c'est comme si on entraît à l'intérieur d'une tête. À l'intérieur d'un gant la main ne voit plus rien, mais a connaissance de la chaleur et de la texture et de l'odeur de la doublure. Le mot est d'un coup moins énigmatique, et en même temps c'est au bout de celui-là et non de l'autre, qui est sur le couvercle, que je placerais un point d'interrogation. Il y a plus de vingt ans que la boîte à gants me suit, je la tiens d'une antiquaire de Bromont qui a fermé boutique depuis longtemps, l'intérieur en est tapissé de soie blanche à fins motifs de fleurs de cerisier, les bords du couvercle et de la boîte sont cannelés de fines lignes noires et sépia. S'y trouvent : un sachet bleu contenant une poche de tisane à la réglisse épicée (2,25 g), deux dentiers de rechange pour la brocheuse, une minuscule boîte d'allumettes de bois à têtes blanches comme la mort rangées sagement (on dirait des duplicata de fillettes d'un futur hypothétique attendant un peu de chaleur, le beau piège), un coupon rouge *Canadian Tire* d'une valeur de 10 ¢, un reçu de dentiste d'une valeur de 192 \$, RIP une molaire supérieure droite, abandonnée avec son reflet sur la table métallique du bourreau, un bonbon rond italien au caramel de la grosseur d'une bille, enveloppé dans une papillote dorée, un boulon et un écrou désassortis (je ne me souviens jamais lequel est lequel), un clou, une minuscule épingle à ressort dorée, un coquillage de lac trouvé dans le lac Minerve (Hautes-Laurentides), peint à la gouache bleue, deux têtes de glands (où sont les glands?), encore d'autres fragments de rien que j'ai voulu retenir, et deux phrases écrites en rouge, verso anglais, recto français, vaguement

grasseuses des *fortune cookies* où elles ont été trouvées à la fin d'un dîner dans un buffet chinois de Granby, qui disent, traduction faite par des Chinois anglophiles dans un français approximatif : *Votre entreprise prendra de vastes proportions* et *Une ère palpitante s'ouvrira bientôt à vous*. Il y a, pour finir, un crayon feutre rouge sans marque épuisé depuis longtemps et un porte-mine ridiculement petit, il avait un jumeau version encre qui a disparu, attendu que l'un des jumeaux disparaît toujours avant l'autre, c'est connu. Il est fait de métal bleu strié de lignes noires et dorées, du genre au cas où, l'alcool aidant, aussi subitement que votre beau-frère a déversé le contenu de son verre sur vos genoux, Madame, pendant la noce organisée à la cabane à sucre (l'histoire se déroule en août) pour célébrer le mariage d'un autre beau-frère, béni plus tôt à l'église de Dunham par un prêtre chansonnier qui a chanté « Quand on n'a que l'amour », l'alcool vous ferait perdre ce qui vous reste de bon sens, vous ouvririez alors votre sac de soirée brodé à la main de perles de verre noires, motif abstrait de fleurs rappelant vaguement une mosaïque byzantine (*styled and created in Japan, 1960*), trouvés tous deux, le porte-mine et le sac, chez votre tante Yvette après sa mort. Vous devriez alors vous réfugier, fiévreuse, dans les toilettes des femmes, vous enfermer dans une cabine et vous asseoir, appuyée comme si c'était facile sur votre robe imbibée d'alcool pour écrire ce que vous avez eu si peur d'échapper au verso d'un napperon de papier trouvé sur une table en retrait, au recto duquel figure le Soleil sur son char vert.

En attendant, dans la chambre, le temps de l'intervalle ductile des secondes où je ne revenais pas de ma chute dans la réalité, la tisseuse s'était arrêtée, je ne peux pas en dire plus. La désarmante était incroyablement fine, un bébé funambule, j'avais peur pour sa vie si elle quittait sa position de fille de l'air, j'ai soufflé dans sa direction, d'abord doucement, elle s'est laissé porter par le vent tiède. J'ai soufflé plus fort. Alors elle, le petit pholque (*pholcus phalangioides*), huit pattes, six yeux regroupés en deux trios, araignée de l'espèce de celles qui jouent aux quatre coins du plafond des maisons, qu'on envoie valser sans y penser d'un coup de balai énergétique (voire cinétique), s'est alors recroquevillée, démontrant que ses pattes étaient non seulement articulées mais en même temps

flexibles, comme si elle était une table à cartes vivante, et elle accomplissait ce prodige en se balançant au bout du fil toujours invincible qui avait volé avec elle sans se rompre. À la fin, elle a déplié ses phalanges et, avec l'agilité d'un alpiniste qui descend le long d'une corde d'appel, sans prendre la pose ni faire de chichis, elle est remontée se tricoter des bottes, là-haut, suspendue au plafond tête en bas et, selon une habitude qu'elle n'aurait jamais dû briser, est allée reprendre sa classique allure de méditante décontractée. Au bout d'un moment, je l'ai complètement perdue de vue, mais j'étais estomaquée, un peu sonnée, je ne l'oublierais pas de sitôt. Il était trop tard pour faire comme si, la rencontre avec elle m'avait précipitée dans un tourbillon auquel il ne servait à rien de résister, dont le seul moyen de sortir était d'accepter de suivre le mien, de fil, avec le moins de balourdise possible.

Faites-moi plaisir et imaginez que mon texte est un fil noir auquel nous sommes suspendus, vous et moi. Il n'est pas question de toile, mais de fuite en avant, comme s'il était nécessaire que nous soyons contraints, nous humains, pour survivre, de nous suspendre en quelque sorte au sol, non par l'effet d'une quelconque analogie rêvée avec l'apesanteur lunaire d'une araignée, mais seulement en raison de la difficulté qu'il y a à supporter la lourdeur d'être humains. J'imagine être portée par un fil si léger qu'il brise les lignes, grâce auquel le dedans et le dehors entrent en collision, s'écroulent amoureusement l'un dans l'autre tandis que mon propre souffle continue de me secouer, je rêve qu'il est pensable que j'arrive à écrire un texte qui parle de vous à travers moi et l'autre dont je veux vous parler.

Les vivants vivent parmi les morts, en compagnie et entourés de plus de morts tombés dans l'oubli que de vivants, et c'est une chose étrange et normale que seuls les vivants puissent parler des morts, cela les met tous deux, le vivant comme le mort, dans une position inconfortable. Le vivant a peur de ce que le mort penserait de ce qu'il dit de lui et souvent il se trompe, les vivants n'arrêtent pas de se tromper. Le mort, lui, est désespérément mort et, en même temps, pour celui dont je vais vous parler il est vivant, si tant est qu'un homme puisse vivre à travers les mots qu'il a écrits, à travers la parole qu'il a mise à la disposition de chacun de son

vivant, dont il sait pertinemment qu'elle lui survivra après sa mort. J'ai dit que la position du mort aussi était inconfortable, mais ça n'est pas le bon mot, je dirais plutôt qu'il est figé dans le déséquilibre, que sa mort, le fait qu'il soit mort aussi bien que l'âge et la manière dont il est mort, le place à jamais en déséquilibre entre le lecteur et ce qu'il a écrit, parce qu'il nous a abandonnés tout en laissant des traces de son passage. Et, parce qu'il n'existe plus qu'à travers les traces qu'il a laissées, ces traces se remplissent de lui, de la personne qu'il a été, de celui qui n'est plus là pour rire, pour promener ses chiens, pour réagir à une tornade qui l'a rabattu, adolescent, dans les années 1970, contre la clôture de métal carrelée d'un terrain de tennis de l'Illinois, ou à la sortie en 1998 du dictionnaire de la langue anglaise de Garner. Il ne peut plus se souvenir avoir suivi John McCain dans son autobus, le *straight talk express*, le temps d'une semaine de campagne présidentielle, comme il l'a fait en 2000, il ne peut plus manger de fraises à la crème, écrire et écrire et écrire puisqu'il a pris la décision de vivre pour ce qu'il sait faire le mieux, il n'est plus là pour nous expliquer en conférence pourquoi les étudiants américains ne sont pas à même de saisir l'humour de Kafka, sa mort nous le rappelle sans cesse. Tout ce dont nous disposons désormais pour l'aimer, dans le cas qui nous occupe, c'est de l'ensemble maintenant fermé de son œuvre, qui n'est plus rien en regard de l'ensemble infini de ce qu'était sa personne, je tente d'illustrer le vertige de la mort d'autrui et me rends compte qu'il est une mise en abyme sans cesse recommencée à laquelle seule notre propre mort viendra mettre fin, il ne peut plus lire des extraits de son livre consacré au rap, intitulé *Rap and Race in the Urban Present*, je finirai bien par vous dire que celui qui m'obligeait à tenter de circonscrire mon vertige fut et est l'écrivain américain David Foster Wallace.

Il est mort le 12 septembre 2008, venant court-circuiter, via un ami qui m'apprenait son existence en me demandant si je l'avais lu, mon intention de vous parler de tout autre chose. Peu après avoir appris son existence (que j'ai en fait réapprise, car je me suis souvenue avoir, dans les années 1990, à tout le moins vu un de ses articles dans la revue américaine *Harper's*), j'ai lu qu'il était mort. La nouvelle de sa vie, puis presque aussitôt celle de sa mort, associées

aux faits que mon ami m'avait chaudement recommandé l'auteur que lui-même n'avait pas lu mais dont son frère lui avait parlé, et qu'une photographie de David Foster Wallace, où on le voit, cheveux longs décoiffés, vêtu d'un t-shirt et de jeans usés, lunettes sur le nez, suggérait, si cet auteur était aussi remarquable qu'on me l'avait dit, à travers l'image volontairement négligée, un inconfort total avec l'idée de la célébrité, de même que son âge, 46 ans, le même que le mien, m'orientaient vers la possibilité d'une rencontre fulgurante comme peut l'être une rencontre amoureuse. Je me suis alors jetée dans la lecture à corps perdu, comme pour m'excuser et rattraper le temps tout blanc de ma vie. Comme si vous ne l'aviez pas déjà remarqué, je suis emportée, je n'ai pas lu, loin de là, l'œuvre entière de David Foster Wallace, les impressions dont je vais vous faire part sont celles d'un lecteur (j'emploie intentionnellement le générique) emporté, dont la lecture partielle n'engage qu'elle-même (j'emploie irrationnellement le féminin) et dont l'intention n'est que de vous entraîner avec elle dans une aventure interminée.

Au risque de me tromper, j'avancerai, pour continuer, une chose : nous, francophones, ne réalisons sans doute pas ce que signifie être un écrivain de langue anglaise aux États-Unis. La langue anglaise américaine est une langue magnifique, contrairement à ce que pensent la plupart des francophones son vocabulaire est infiniment varié, riche et nuancé, la langue anglaise en général est un modèle de flexibilité, de malléabilité et de précision extraordinaire. Un écrivain américain n'est pas un écrivain français, considéré comme un bijou dans un écrin à sortir pour qu'il brille au besoin, et attention que l'écrin ne se referme pas sur vos doigts comme une trappe si vous essayez d'y toucher, ou un écrivain québécois, jugé utile comme chancre (sic) national ou impertinent comme un savon à la caféine, les écrivains, fussent-ils reconnus et célébrés, n'étant pas considérés ici comme des gouttes d'eau dans le flot ininterrompu des travailleurs. Un écrivain américain est bien sûr un intellectuel, il fait souvent (me vient le souvenir du contre-exemple qu'est Bukowski) partie d'une certaine élite surscolarisée et est perçu comme étant non conventionnel, différent, en raison, sinon de son mode de vie, tout au moins de ses idées, mais toujours

est-il que le geste de travailler et le fruit de son travail font partie, comme dans le cas d'un plombier ou du président des États-Unis, de la réalité de l'ensemble des hommes au travail désignée par les mots anglais *workforce* ou *manpower*, pour lesquels l'équivalent français appauvri serait *main-d'œuvre*, qui désigne l'ensemble des salariés, l'idée d'énergie contenue dans *force* et celle d'énergie sans limites sous-entendue dans *power* n'y étant pas incluse. Le *main-d'œuvre*, qui évoque son ancêtre *chef-d'œuvre*¹, est en fait un *sous-chef-d'œuvre* condamné à bricoler, ce que les travailleurs québécois ont bien compris en adoptant pour se décrire le mot *jobber* (qui en anglais a aussi le sens de négociant à la Bourse) et en se *mettant à l'ouvrage*, l'expression décrivant les côtés à la fois bricolage et poétique du travail au Québec. Les mots anglais *workforce* et *manpower* rassemblent quant à eux deux réalités en une, ils soulignent l'union inséparable entre l'homme et le travail, entre l'homme et la force de travail et le pouvoir que donne le travail dans la société, il unifie en un mot unique, non séparé par un trait d'union², tous les membres de la société en une seule collectivité, dont l'écrivain est, soit, une extrémité étrange, mais dont il fait partie. En français, un écrivain n'est pas un ouvrier qui travaille, il est un intellectuel qui pense, et penser n'est pas travailler. Penser, pour un Français, c'est se mettre à distance respectable, pour un Québécois, cela équivaut à se mettre en situation de hors-jeu³. En ce sens, David Foster Wallace était un modèle de l'intégration de l'écrivain, de l'intellectuel, à la vie américaine, au quotidien aussi bien qu'à l'extraordinaire. Remarquez que, pour parler de lui, je n'emploie ni le mot

1. *Chef-d'œuvre*, nous dit *Le Robert historique de la langue française*, est apparu en 1268. C'est à l'origine « l'œuvre capitale et difficile d'un compagnon en vue d'obtenir la maîtrise dans une corporation ». Il est, paraît-il, employé au sens figuré depuis 1508. Le mot *main-d'œuvre* apparaîtra quant à lui en 1708.

2. Notez que le trait d'union a tendance à disparaître des mots composés déjà existants de la langue française, autre signe ténu mais indéniable de l'influence de l'anglais. On peut, depuis 1990, par exemple écrire *hautparleur*, *pingpong* et *chauvesouris*.

3. Vous me pardonnerez de mettre dans la même salade les intellectuels et les écrivains. Il se trouve que David Foster Wallace avait le bonheur d'appartenir aux deux catégories. Attendu qu'un écrivain est idéalement un intellectuel bourré d'imagination et que certains intellectuels savent écrire, je parle ici de ceux qui portent avec élégance les deux chapeaux.

récupération, ni le mot *digestion*, car il était, comme écrivain, aussi intègre qu'intégré, ce qui ne l'empêchait pas de se sentir, comme homme, le titre de l'un de ses textes traitant du camping le dit bien, *away from already pretty much away from it all*.

Si je vous ai parlé de tout ça, du contexte social et linguistique favorable et blablabla, c'est pour tenter d'expliquer de manière autre que par un incroyable hasard — qui donnerait, par exemple, avec deux dés un total de 13, ce qui autrement peut sembler un miracle — la venue au monde d'un tel écrivain, le prodige chez un homme si jeune, quand on considère qu'avant l'âge de quarante ans, David Foster Wallace avait donné la plus grande partie de son œuvre, d'avoir écrit si juste dès le départ. Je pourrais aussi invoquer, en guise d'explication, le nombre d'habitants au mille carré aux États-Unis, qui justifie à lui seul l'apparition d'au moins une poignée d'écrivains remarquables par génération. Mais je ne parle pas d'un écrivain doué, je parle d'un écrivain qu'aucun généticien fou de science-fiction ou du futur simple n'aura jamais ni l'envie, ni le besoin, ni l'imagination de programmer, d'un écrivain qui défie toutes les limites humaines en parlant depuis le cœur même de l'humanité. Nous savons tous (?) qu'aucun langage informatique ne pourra jamais programmer ne serait-ce que la première phrase d'un roman. On a pourtant, en lisant Wallace, l'impression d'une adéquation mathématique à la nanoseconde et au micro-millimètre près entre son texte et la réalité telle que vécue et perçue par ses contemporains muets. On pourrait se sentir écrasé par la lecture d'un tel prodige, d'un écrivain si immense, mais on ne l'est pas, et excusez-moi de ne pas encore vous l'avoir présenté.

David Foster Wallace (né en 1962 à Ithaca, New York, ayant grandi dans une petite ville située, sans blague, près de Nothing, Illinois, mort en 2008 à Claremont, Californie), fils de sa mère Sally, professeure d'anglais, et de son père James, professeur de philosophie, devait être le genre d'enfant qui répondait oui en dormant quand ses parents lui demandaient s'il dormait, et qui tout en continuant de dormir devait sourire de sa réponse. Je veux dire par là que l'homme parvenait à soutenir la difficulté de vivre une sorte de sommeil parfaitement éveillé, qui comprend tout, englobe tout, son intelligence jamais endormie n'avait d'égale que la sensibilité

extrasensorielle d'un homme qui rêve éveillé tout en parvenant à transmettre non pas la substance de ce qu'il rêve, mais celle de l'éveil constant à toutes les pensées qui traversent ses sens. David Foster Wallace parvenait à penser les sens et à les transmettre, il parvenait à transformer en termes concrets l'abstraction et l'absurdité de la vie moderne en traçant dans ses textes, par eux, de grandes lignes, verticales, horizontales, courbes, en les faisant bouger autour, au milieu et avec la sensibilité exacerbée d'un être humain au milieu d'autres êtres humains dépassés à la fois par ce qui est à l'extérieur et par ce qui est à l'intérieur d'eux. Le mélange, chez lui, d'une sensibilité à vif au réel et de l'intelligence de la langue aboutit phrase après phrase, et pas une ligne ne laisse tomber le lecteur, à des trouvailles d'une incroyable précision, qui donnent l'impression d'une parfaite adéquation avec la réalité. David Foster Wallace perçoit tout à la fois, le proche et le lointain, l'immense et le minuscule, l'intime et l'universel, le noir, le blanc et l'invisible, c'est comme s'il les avait embrassés et nous les redonnait pour mieux nous embrasser, nous, lecteurs, vous me suivez⁴ ?

Je ne parlerai pas de ses deux romans, bien qu'il soit difficile de résister à l'envie de glisser un mot sur les *Wheelchair Assassins d'Infinite Jest* (1996), les Assassins des Fauteuils Rollants (de grâce, Back Bay Books, embauchez un réviseur québécois qui rende lisibles les nombreux passages en français qui nous concernent), un groupe séparatiste québécois dont les triples et quadruples agents sévissent dans un roman futuriste de plus de mille pages dont je n'ai encore lu que quelques centaines. Le roman renferme quatre intrigues, la québécoise, celle de la dostoïevskienne famille Incandenza, une troisième qui se déroule dans une école de tennis et la dernière qui met en scène les pensionnaires d'une maison de réhabilitation pour drogués et alcooliques. Le roman est réputé difficile, mais il ne faut pas croire les rumeurs, il n'est pas plus difficile que votre vie, Wallace est lumineux de clarté et d'écoute envers son lec-

4. Permettez-moi d'ajouter quelques termes anglais folichons pour décrire et qualifier avec plus de précision l'écriture de Wallace : je dirais qu'elle est à la fois *insightful* et *outsightful*, et je pourrais compléter en la qualifiant à la fois de *foolyful* et de *fully-fool* (*fool* étant ici à entendre simultanément dans son sens de « dessert à base de crème et de fruits » et dans celui de « détraqué »).

teur. Ce qu'il y a de prodigieux chez lui, si on oublie la générosité des trouvailles⁵, c'est l'intelligence prospective du texte en même temps que la curiosité et, je dirais, l'ouverture totale de celui qui avait étudié la philosophie, les mathématiques et enseignait la littérature à Pomona College (Californie). Je ne vous parlerai pas non plus de ses nouvelles, très courtes ou très longues pièces non pas de maestria, David Foster Wallace était trop incandescent pour qu'on sente chez lui la technique, mais d'intensité et de drôlerie, où le texte réussit à tout coup à créer, toutes les raisons et tous les procédés sont bons, un malaise chez le lecteur. Je me limiterai plutôt à parler de ses essais, lumineux de clairvoyance, et surtout de l'honnêteté qui était pour lui un souci constant⁶.

David Foster Wallace n'était pas un journaliste. Il n'avait aucune prétention à l'objectivité. Contrairement à la plupart des spécialistes universitaires, il ne démontrait pas de réticence à aborder des sujets qui ne faisaient pas partie de son *champ de compétence*. On me répondra que son champ de compétence était infini, ce qui est vrai, si on considère la curiosité et l'ouverture sans limites comme ouvrant sur un champ de compétence infini, mais constatez la variété de quelques-uns des sujets sur lesquels il s'est penché. La sortie en 1998 du dictionnaire de Garner, *A Dictionary of Modern American Usage*, bien que Wallace ne soit ni linguiste ni philosophe de la langue, nous vaut un article beaucoup trop long si on considère la norme. Dans ce bijou de clarté et d'intelligence, dont l'écriture est en soi un hommage à la langue anglaise, il botte avec brio le derrière des linguistes de tout poil et nous explique pourquoi le dictionnaire de Garner lui fait tant plaisir. Dans un autre, « Consider the Lobster », écrit lors de sa visite d'un festival du homard dans

5. Le cœur de l'un de ses personnages bat comme une paire de chaussures dans le tambour d'une sècheuse, la tuyauterie apparente dans une toilette publique est hiéroglyphique, la sonnette de la porte fait, après des pages de tension, un trou minuscule dans le grand ballon coloré du silence où son personnage attend, et ça n'arrête pas.
6. Ce souci d'honnêteté, qui implique ici des conséquences éthiques, a par ailleurs eu, sur l'ensemble de son œuvre de fiction, des conséquences esthétiques tout aussi profondes, les deux étant inséparables et dosées à des degrés différents, dans la mesure où dans le cas des essais le contenu à communiquer était la première préoccupation de l'auteur.

le Maine à l'invitation de la revue *Gourmet*, il discute de la douleur de l'agonie des homards plongés vivants dans l'eau bouillante. « Ticket to the Fair », écrit en août par 40 °C lors de la foire agricole de Springfield (Illinois), réfléchit sur « une culture qui se parle à elle-même ». On peut aussi suivre deux personnages imaginaires, Harold Hecuba et Dick Filth, jusqu'à Las Vegas (Nevada), aux AVN Awards, qui récompensent les vedettes de films pornos du pays. Dans un de ses textes les plus réussis, David Foster Wallace s'enfonce dans le confort presque mortel d'une croisière de luxe d'une semaine (« a week of absolutely nothing ») sur le m.v. Zenith, rebaptisé pour l'occasion m.v. Nadir, et nous embarque avec lui, le temps d'une descente hyper lucide et surréelle, dans le désespoir amniotique, luxueux du faux sourire professionnel subi par une humanité insatiable et sur le Prozac, belle plaisanterie qu'il considère sur une quarantaine de pages pleines sans aucune ironie, voilà le miracle. Il se trouve que David Foster Wallace, qui s'adressait à ses lecteurs américains via des revues comme *Harper's* ou *Rolling Stone* ou *Esquire*, est rarement sorti des États-Unis. L'auteur est parfaitement conscient à la fois de ses propres manques et de l'aveuglement des gens à qui il s'adresse. Je ne parle pas de ceux qui affirment que le 11 septembre est un complot ou une fiction. Je parle des citoyens américains qui n'ont jamais mis les pieds à New York et pour qui l'horreur des attentats du 11 septembre 2001 est une réalité abstraite et télévisuelle au même titre que le film *Die Hard*. Il leur donne de la matière et de la vérité.

Voilà la beauté de l'affaire. DFW a bien sûr lu FMD (Dostoïevski), Joyce, Kafka, Freud, Borges, Derrida, et Kierkegaard et Camus et Rousseau, mais à quoi bon embêter le lecteur américain, fût-il scolarisé, par des citations ou des allusions plus ou moins subtiles. Son expérience en est une de totale immersion dans la réalité américaine. Le procédé est vieux comme le monde : Wallace trempe une pomme froide (lui) dans le sirop rouge et bouillant de l'expérience qu'il vit (la société américaine) et nous parle, à travers son texte, de ce que ressent la pomme en elle-même au contact de la tire, de la sensation de la tire brûlante au contact de la pomme froide, et de l'objet nouveau qui sort de l'expérience. Ses références avouées sont essentiellement américaines. Est ainsi créé dans tous les textes

un effet de schizophrénie sublimée par la conscience hyper éveillée de l'auteur, qui va jusqu'à la vision.

Vers la fin de l'essai consacré au m.v. Zenith-Nadir, il y a un passage où, après une description extrêmement détaillée du monde fermé du navire, David Foster Wallace nous raconte qu'il a décidé de participer à une compétition de tir au pigeon d'argile (1 \$ le tir, minimum de 10). Il se livre ensuite à des observations (sept points numérotés) sur ce qui a été sa première expérience à vie avec une arme à feu, mais, comme huit tireurs expérimentés le précédent, il a le temps d'observer l'explosion du pigeon, qui évoque pour lui, de manière étrange et effrayante (paf au centre de la cible), l'explosion de la navette Challenger en 1986, nous renvoyant d'un coup au souvenir qu'il existe un temps et un ailleurs lointains, en même temps qu'il sème l'inquiétude face à la science, mère à la fois de l'arme à feu, des voyages dans l'espace et des vaisseaux flottants de douze étages comme celui d'où il nous parle. Le texte, qu'on a envie de recommencer dès qu'on en a terminé la lecture, se termine sur une séance d'hypnose subie par certains passagers triés sur le volet, au cours de laquelle le public semble enchanté de l'attitude de mépris et d'ennui clairement affichée par Nigel Ellery, magnétiseur pour humains de son métier, dont les tours de passe-passe plongent Wallace lui-même dans une demi-transe béate pour le reste du voyage.

À mesure qu'on avance dans la lecture des deux recueils d'essais publiés par Wallace, on se rend compte que, sous de nouveaux déguisements, en abordant de nouveaux thèmes, en d'autres mots qui pourraient toucher une fois un lecteur du Maine, une autre fois un lecteur de l'Arkansas, ses textes ouvrent tous sur les mêmes questions laissées informulées parce qu'informulables sinon par lui-même. Alors qu'on avait l'impression qu'il allait aborder un thème, David Foster Wallace casse le thème pour parvenir à l'expérience humaine. À la manière des anthropologues actuels⁷, il approfondit un thème en regard de ses rapports avec l'homme. Ses textes ont

7. Je pense, en écrivant cela, aux nostalgiques et musicaux *Bestiaires* récemment publiés de Serge Bouchard, ou aux *Lieux communs*, coécrits dans les années 1990 avec Bernard Arcand.

une valeur documentaire et ils réfléchissent. Mais, si Wallace est un anthropologue, c'est un anthropologue prémonitoire, un anthropologue qui parle du futur au présent. À l'heure de la surspécialisation des savoirs, il déboulonne les connaissances, il décroïsonne tout grâce à une langue immense de compréhension de la vérité de la langue, qui embrasse l'ensemble des savoirs et, surtout, soulève le fin voile qui sépare réalité et fiction, et il arrive à ce que ses textes se tiennent en équilibre sur la ligne très fine qui les sépare. Pas de point d'exclamation, pas de point d'interrogation chez lui, rien que l'observation qui débouche sur de l'information d'une précision inouïe, qui va jusqu'à l'écoute du quasi-inaudible au milieu du vacarme où nous vivons. Quel que soit le bateau qu'on prend pour s'échapper, Wallace nous ramène toujours sur la terre ferme. Les citoyens américains ont de quoi lui être reconnaissants : essai après essai, dans le bled perdu d'un État imaginaire, où les citoyens doivent marcher dans la boue sur le pas de leur porte, sans que les autorités d'aucun niveau (politiciens nationaux et locaux, psychiatres et autres dirigeants) interviennent, David Foster Wallace, à ses frais et de ses propres mains, a construit des trottoirs.

Dans un de mes textes préférés, intitulé « Tennis, Trigonometry, Tornados », Wallace raconte sa passion d'adolescent pour le tennis dans le Midwest américain, son intérêt naissant de jeune homme pour les mathématiques et comment une tornade est venue mettre fin à sa carrière de joueur de tennis plus doué pour les mathématiques intuitives que pour le sport. Le texte commence ainsi : « When I left the boxed township of Illinois farmland where I grew up to attend my dad's alma mater in the lurid, jutting Berkshires of Western Massachusetts, I right away developed a jones for mathematics⁸. »

8. Veuillez m'excuser de citer Wallace dans le texte. N'importe quel traducteur, à la vue de cette phrase, doit avoir les poils qui se dressent sur les bras devant les écueils qu'elle présente, le premier étant le *left* à double sens, qui a ici son importance, le deuxième étant de transposer le néologisme *boxed* en un autre tout aussi parlant, le mot suivant, *township*, posant aussi problème, étant donné l'importance de la cruciforme lettre *t* dans ce texte. Je ne continuerai pas à vous expliquer en décortiquant la phrase mot par mot ou unité de sens par unité de sens, je ne me rendrai même pas jusqu'à l'incontournable et, du point de vue de la traduction, apocalyptique *jones*

Remarquez l'emploi triple du pronom *je*, que la plupart des professeurs d'université considèrent, en dehors d'un roman, avec la même répugnance affolée que s'ils devaient s'éveiller un matin et se rendre compte qu'ils étaient (ou, pire, qu'ils n'étaient pas) la véritable vermine de Kafka. Pas Wallace. Il refuse d'adopter dans ses textes journalistiques le point de vue prétendument objectif du journaliste d'enquête ou distancié de l'auteur d'essai, ou encore la posture détachée du savant et de l'universitaire, pour adopter le point de vue démocratique de l'écrivain et de l'être humain qu'il était. Tout cela paraît si simple et évident, comme toutes les choses rares. Ses textes, en plus d'être des bijoux d'écriture et de clairvoyance, sont aussi des exemples d'intelligence, je dirais, démocratique. Si j'isole l'adjectif, c'est pour insister sur la nature de l'intelligence de David Foster Wallace, qui essayait d'être et qui se réclamait du fait, je pense ici à Montaigne, d'être un démocrate au sens d'honnête homme. Laissez-moi utiliser le *I* de la langue anglaise pour ce qui va suivre, pour l'idéogramme tracé par ce pronom qui se tient

de la fin (un certain Jones étant l'auteur de plusieurs volumes de mathématiques utilisés dans les écoles américaines), avant de renoncer à tenter l'expérience de transposer cette phrase en français. Aussi me suis-je retenue, par égard pour le lecteur strictement francophone, de citer davantage Wallace. Bien sûr, des traductions françaises existent... mais je ne peux pas me résoudre à aller les consulter, je craindrais trop d'avoir à m'étendre sur encore plusieurs paragraphes sur tel ou tel choix de traducteur qu'infiniment plus qu'un océan sépare de nous. Je citerai simplement, pour illustrer mon propos, en choisissant un exemple extrême puisque je veux aller rapidement au but, la traduction faite en France du titre d'un roman de Cormac McCarthy, *No Country for Old Men*, qui a été traduit par *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme*. Sans commentaire. Une traduction honnête n'est à l'original que ce que le kamaboko est au poisson, les grandes sautant la barrière de l'intraduisible pour transcender le temps et acquérir une vie propre dans la langue d'accueil, devenant ainsi des classiques. Voilà donc à tout le moins une bonne raison pour quiconque d'apprendre l'anglais, afin de connaître un jour le bonheur immense de pouvoir lire dans le texte David Foster Wallace, et tous les autres auteurs de langue anglaise, le bassin n'est pas négligeable. Puisse le lecteur indulgent comprendre mon point de vue. En attendant, il est toujours possible de se rabattre sur la partie des œuvres de Wallace déjà traduites en français et publiées Au diable vauvert. Dans la langue originale, vous trouverez ses articles réunis en deux volumes : *A Supposedly Fun Thing I'll Never Do Again. Essays and Arguments*, Boston, Back Bay Books, 1998, 360 p. ; et *Consider the Lobster and Other Essays*, New York, Little, Brown and Company, 2005, 352 p. La plupart des articles sont faciles à trouver, au prix de courtes recherches, sur le site de chacune des revues qui les ont publiés à l'origine.

debout. Le *I* de David Foster Wallace n'est pas un *I* complaisant qui se regarde se regarder dans le miroir, qui se parle à lui-même et se décrit et tourne en rond et se demande qui il est, le *I* de Foster Wallace est l'équivalent du *je* de Montaigne, un *I* à chaque instant estomaqué par le monde qui l'entoure, qui réagit à vif à l'hystérie de la vie moderne dans l'espoir de partager son ébahissement avec d'autres *I*.

Wallace est aux États-Unis, surtout depuis la publication d'*Infinite Jest*⁹, un écrivain célébré, reconnu pour toutes ses qualités, sa sensibilité, son originalité, son imagination, l'innovation de son écriture, son incroyable talent. Je l'aime et l'admire pour toutes ces raisons, mais aussi pour la faculté qu'il avait de considérer sans complaisance le monde clinquant qui l'entourait. Le plus beau pour moi, quand je le lis, est la profondeur incroyable, insondable, à laquelle il nous fait patiemment descendre avec lui. Et, bien qu'il nous amène avec lui dans les abysses de la lucidité, tout ce qui pourrait être désespérant se trouve illuminé par la beauté phosphorescente de la langue, comme si de la luciférine illuminait le texte qu'on vient de lire.

Je vous ai dit plus tôt que mon intention première était de vous parler d'autre chose, je voulais jusqu'à il y a trois semaines vous parler de la mort de Jörg Haider, fils d'un cordonnier nazi, ex-leader autrichien du parti de l'Alliance pour l'avenir, grand amateur de randonnées en montagne, où il partait souvent à la recherche de l'écho d'Adolf Hitler, dont il était lui-même un écho de l'écho. Il est mort le 11 octobre 2008 à Klagenfurt des suites d'un accident d'automobile survenu alors qu'il roulait à tombeau ouvert (142 km/h) sur une route de campagne où un panneau lui interdisait de circuler à plus de 70. Il était une heure du matin. La Volkswagen Phaeton qu'il conduisait a fait plusieurs tonnes avant d'entrer en collision avec une clôture de béton puis d'aller percuter une bouche d'incendie. Jörg Haider, qui paraît-il avait vidé une bouteille de vodka

9. Je crois utile de mentionner qu'il y a chez David Foster Wallace une gradation de la complexité, de l'essai à la nouvelle jusqu'au roman, autant dans la structure que dans l'écriture. La complexité, chez Wallace, ne devient jamais complication ou confusion, la difficulté de lire *Infinite Jest* portant davantage sur le temps que le lecteur est prêt à prendre pour compléter sa métamorphose.

en compagnie d'un inconnu dans un bar un peu plus tôt dans la nuit, est décédé peu après des suites de ses blessures à la tête et au thorax. Il se rendait à ce moment-là à Bärental, pour une fête organisée en l'honneur du 90^e anniversaire de naissance de sa mère, une sympathisante nazie de très longue date. Ça n'était pas son premier accident. En 1993, le leader du Parti autrichien de la liberté s'était miraculeusement tiré indemne du tas de ferraille qu'était sa voiture à la suite d'un autre accident de la route.

Le voici tel qu'il apparaît sur la photographie qui accompagne sa biographie dans *Wikipédia* : complet-cravate impeccable, crème à rayures noires, pas les rayures noires et blanches horizontales des prisonniers des camps de concentration, plutôt des rayures verticales fines comme les barreaux d'une cage d'oiseau. (S'il était un oiseau, ce serait un cockatiel.) Jörg Haider a aussi autour du cou une cravate de soie beurre avec grosses rayures dorées obliques, la main tient des lunettes de manière désinvolte, ses cheveux ont été soigneusement renvoyés vers l'arrière du crâne, le rasage est parfait, le bronzage surnaturel.

Les journaux nous apprenaient un peu plus tard qu'il était de notoriété quasi publique, le *quasi* désignant la partie de la population qui vit la tête dans le sable, que le leader d'extrême-droite, par ailleurs marié et père de deux enfants, était aussi homosexuel. Vous me direz que ça ne nous regarde pas et vous aurez raison. Laissez-moi quand même m'extasier sur le fait qu'il est possible pour un être humain de vivre longtemps en étant un oxymoron vivant, entendu qu'un leader d'extrême-droite gai doit s'être construit un sacré édifice de répression pour pouvoir continuer à vivre non pas dans le mensonge habituel et mortifère pour la population des politiciens, mais dans le mensonge ontologique.

À l'annonce de ces nouvelles, celle de la mort, puis celle de l'homosexualité de Jörg Haider, la part cynique et désabusée de moi-même a rigolé un bon coup, comme quand un Landru ou un Milosevic se retrouvent au bout du cul-de-sac qu'ils ont eux-mêmes choisi d'emprunter. J'arrive à la faire taire avec plus ou moins de facilité. Une autre part, la part inquiète, sait qu'un homme tel que Jörg Haider sera aussi dangereux mort que vivant et que son image de héros de photo-roman continuera d'amener sur sa tombe des

centaines de douzaines de roses rouges. Et enfin, la part de la compassion tente de comprendre la souffrance qui devait être celle de cet homme et de tous ceux qui vivent, de leur plein gré ou dans le mensonge, une sexualité réprimée ou cachée, mais excusez-moi, je n'y arrive pas. Au regard de ce qui nous attend tous, on ne peut jamais se réjouir complètement de la mort d'un autre être humain, telle est la limite de ma sympathie.

Quant à David Foster Wallace, j'ai lu dans un blogue américain *post mortem* lui étant consacré que l'un des mots de la langue anglaise qu'il préférait était le verbe *to abide* dans sa forme négative, qui signifie « ne plus pouvoir supporter ». Il faut savoir que l'homme souffrait depuis longtemps de dépression sévère, qu'il avait dû arrêter de prendre le seul antidépresseur qui fonctionnait pour lui à cause d'effets secondaires digestifs importants et avait dû dans les derniers temps subir à douze reprises des séances d'électrochocs. En voulant en apprendre plus sur lui, j'ai lu qu'il s'était suicidé, que sa femme Karen Green, une peintre dont le prénom était tatoué au milieu d'un cœur sur la partie supérieure du bras droit de David Foster Wallace, l'avait retrouvé pendu dans la cour arrière de leur maison de Claremont (Californie) au retour d'une promenade avec leurs deux chiens, Werner et Bella, le soir du 12 septembre 2008. La nouvelle ne m'a ni encouragée à le lire ni découragée de le faire. J'ai pleuré la cruauté de cette vie qui donne d'une main à un homme le miracle du talent et de la générosité sans limites et, de l'autre, le cadeau empoisonné d'une souffrance sans issue. J'ai bien sûr remarqué au passage, en le lisant, que certains de ses textes font allusion au suicide, mais à quoi bon m'attarder sur l'exercice inutile de mettre en relation les textes avec la mort de leur auteur. Comme toute personne qui n'a jamais songé au suicide que comme à une réalité abstraite, je lui en ai voulu d'avoir tout lâché, mais pas longtemps. À mesure que je le lisais, mon ressentiment s'évanouissait, laissant place à l'admiration pour l'écrivain qu'il était.

Quand il voulait parler d'un tel ou d'un tel qui était un peu cinglé, le père de ma mère, assis en camisole blanche dans son fauteuil à bascule, roulait ses yeux gris, minuscules malgré de puissants verres correcteurs, la tablette où reposaient ses pieds était toujours

relevée, le corps de grand-père était renvoyé en arrière dans une position saugrenue et il employait, j'étais alors folle de joie et de gratitude, une expression colorée qui me faisait rire et m'effrayait en même temps, que je reprends aujourd'hui à mon compte : nous avons tous *une araignée dans le beffroi*. À ce moment-là, les pieds de grand-père, posés sur la tablette dépliée vers l'avant, tressaillaient un peu parce qu'il riait de me voir rire.

Plusieurs jours ont passé depuis que j'ai commencé à écrire ce texte. L'épisode arachnéen de l'autre jour me revient dès que je m'assois à mon bureau. Depuis l'année dernière qu'elle s'est installée, la bonne femme de Rose est là, toujours aussi joyeuse. Ce matin, son regard m'a oubliée et me traverse, on dirait qu'elle assiste à un film incroyable, à moins qu'elle n'ait des visions de l'avenir.

Je terminerai par un simple souhait. En Autriche, 25 000 personnes ont assisté fin octobre aux funérailles de Jörg Haider, qui étaient retransmises en direct par la télévision publique. Je formule le vœu que 100 000 fois 25 000 personnes croisent un jour comme moi sur leur chemin les textes de David Foster Wallace.